

pas il y a cinq minutes, mais ; peu importe, je suis son ami, son meilleur ami ; il a connu mon père, ma mère ma famille ; il sait ce que je viens faire à la Havane ; je suis son *chico*. Il me serre la main, accepte mon pourboire, non comme salaire, mais comme présent, et à la *disposición de usted*. Nous partons. L'adresse que j'ai donnée est lointaine : toute la ville à traverser. Le cheval n'est pas pressé, le cocher non plus. A chaque détour de rue il rencontre une connaissance à qui il crie quelques mots. L'autre répond, mon cocher s'arrête, bavarde où il est question de *cabalero*, de l'excellence, de l'altesse que je suis — *Muy bien*. — *Y adios*. — La roue de droite, à un tournant dangereux, fait gigler une flaque d'eau sur une flaque d'eau sur une marchande. Injures alors, oh ! injures à faire rongir des singes, salade d'atrocités superbes d'atrocités, de cris, de larmes, de poings menaçants. Enroués, enfin, le cocher et la marchande se quittent.... poliment. — *Adios senora*. — *Adios, cabalero*. — Ma parole, la senora envoie par-dessus le marché un baiser au cabalero. J'oubliais : nous sommes au pays des mots !

La vieille ville ! Un semis de rues tortes, étroites, pavées d'immondices, surplombées de maisons gaieusement concaves, les jalousies des maisons jointes d'un côté à l'autre par des guirlandes de ficelle où l'on met le ling à sécher. Et ce linge, il faut le voir, en loques, rapiécé de rouge, de bleu, de vert ; c'est plus joli. Des coins de peuple amusants, autour d'un guitariste, d'une marchande de fruits, à la porte d'une barbier. Mais tous ces gens-là, vus de loin, vont se battre ; c'est une tuerie ! Oh ! que nenni ! Ils causent de la pluie et du beau temps : l'habitude du geste, voilà tout.

La ville nouvelle, *extro muros*, comme l'on dit ! Elle est belle, riche, froide. C'est la cité moderne dans sa banalité coutumière, mais les maisons n'ont qu'un rez-de-chaussée percé de larges boies pour que l'air, la lumière y entrent à flots. Quelques visions de jolies femmes, de gentlemen trop bijoutés, de boutiques, à l'instar de Paris. Des églises, des places, des squares !

Le premier soir, je me promène dans les rues, au hasard du caprice. Où suis-je ? dans quelle ville de rêve ? Un grand coup de lune éclaire des rez-de-chaussée blancs, aux fenêtres ouvertes, d'où le regard plonge dans toute une profondeur d'appartements et..... des femmes aux fenêtres, partout, partout. Des figures pâles, où deux yeux noirs

ressortent avec un éclat de jais, les cheveux couverts d'une mantille. Et des hommes s'arrêtent sur l'étrait trottoir qui longe les maisons, s'accourent aux fenêtres et causent. "Ave, Maria, purissima," dit l'un ; et la femme répond d'un sourire. "Vos yeux brillent comme les phares du Morro," dit l'autre à une jeune fille aux nattes rousses. La *senorita* ne daigne pas prêter attention, l'homme reprend : "Vos yeux sont plus éclatants que la plus éclatante des étoiles." Autre dialogue vingt pas plus loin : "Senorita, que Dieu vous conserve ! Vous êtes plus belle que la Vierge de *Convadonga*." Le compliment plaît à la *senorita*. Elle agite son éventail. L'homme s'accoude et cause : "Qui êtes-vous, *senorita* ?" — "Une telle, fille d'une telle." — "Que Dieu bénisse la mère qui vous a mise au monde !" — "Et vous qui êtes vous ?" — "*El señor Cabalero X*." Suit une énumération incroyable de prénoms. Flirt où les *piropos* (compliments) sont énoncés avec la sérénissime façon de la langue espagnole. Un autre *senor cabalero* arrive. Le premier cède la place, et ainsi de suite !

Mais alors..... me direz vous..... les Cubaines ?..... Oh ! ne vous trompez pas, cela ne va pas plus loin.... Simple flirt, pas autre chose qu'un flirt. Les femmes, là-bas, et des plus grandes et des plus riches familles, trouvent tout naturel cet hommage de l'inconnu qui passe.

Au détour d'une rue, là boutique basse, étroite, d'une femme du peuple. Dans la niche surmontant la porte, une Vierge du *Pilar*, habillée en *manola*. Sur les marches du seuil, la marchande assise avec deux filles. Elles ont toutes trois une jupe rouge, un corsage de velours noir pailleté de verroteries. Dans leurs cheveux, aux plis de leurs mantilles, à leurs corsages, elles ont mis des *cucullos*, grands vers luisants ramassés dans le gazon d'un jardin proche. Les *cucullos* éclatent, incendient, donnant l'illusion d'extraordinaires diamants. Des hommes passent qui complimentent. Un groupe se forme, qui n'en est encore qu'aux compliments, mais qui tout à l'heure chantera, dansera. Quand ou aura bien chanté, dansé : chacun chez soi, en tout bien, tout honneur. Pas même le bout du petit doigt n'aura été donné !

La beauté des femmes cubaines est classique. Les poètes — et à Cuba tous sont poètes — passent leur temps à chercher des comparaisons rares, exquis, pour chanter cette beauté des femmes. J'ai sous les

yeux, en écrivant ces lignes, un album où tous les amis d'une famille célébrent à l'envi une petite *Adalicia del Rosario*, née de la veille. Il y a là une quarantaine de piécettes, vers ou prose, d'un gongorisme amusant : "Que tu es belle, Ada, que tu es délicieuse ! Ton teint est blanc et rose, parce qu'il a été formé avec les pétales d'une rose." Une autre : "Ton nom, Ada, est la suave effluve d'un jasmin abritant son calice dans les laves du Vésuve." Cela est signé *Ricardo del Monte*, l'un des plus grands, sinon le plus grand des poètes actuels de la Havane. A dix ans, formées déjà et amusantes avec leurs gestes maniérés de petites femmes, flirtant avec leurs poupées à défaut de galants. On leur apprend parfois à lire, à écrire, à compter, mais toujours à plaire. Plaire, plaire, toujours et malgré tout, c'est leur cause finale. La maternité, pour fréquente qu'elle soit chez elles, n'est qu'un accident. Le type est le type espagnol, mais affiné, adouci. Petites, grassouillettes, l'ovale de la figure remarquablement pur, noires ou rousses, les yeux n'en finissant pas, elles ont les extrémités d'une extraordinaire finesse. Des siècles de farniente dans des hamacs ont insensiblement réduit à leur plus simple expression ces organes indispensables à notre humanité active et travailleuse. Pour comble, la pudeur cubaine exige que les femmes cachent toujours leurs pieds. On peut apercevoir et admirer les mains, — fort heureusement, — grâce à l'éventail dont les dites mains jouent avec une extraordinaire maestria. Un Européen croit, tout bonnement, que l'éventail est fait pour donner de l'air. Erreur et combien grande ! L'éventail est un appareil télégraphique des plus compliqués et des plus complets. Le commerce des femmes cubaines est agréable, à la condition cependant qu'on fasse abstraction presque totale de l'élément intellectuel. Ce sont oiseaux qui gazouillent, fleurs qui embaument. Leur esprit est dans leurs yeux.

Les hommes sont charmants, séduisants au possible... pour une heure. Effet du soleil : les cerveaux fermentent ! Il y a comme une impossibilité de voir juste, de raisonner juste. On est à côté tout le temps, dans le bien comme dans le mal. Tel jeune homme qui pariera d'allumer son cigare à un cierge de l'autel, en pleine messe, et tiendra son pari, saura mourir au camp insurgé, en héros de Plutarque.

(A suivre.)